

CHRONIQUE BRUXELLOISE.

Bruxelles s'en va, et c'est tout naturel. L'homme des capitales modernes ressemble au poisson des grands fleuves, sans cesse remué, ballotté de la Montagne à la Mer. Au lieu que l'habitant des petites villes mortes, c'est le poisson engourdi dans la vase d'une eau stagnante et plate, ne bougeant guère, et gardant sur soi, éternellement, le mirage des mêmes pignons et des mêmes quais de pierre.

Bruxelles est donc triste à présent et silencieuse comme la Belle au Bois dormant, sans que son nouveau prince charmant, le prince Victor, ait pu la tirer de sa léthargie estivale.

Mais le peuple n'en a cure, lui qui reste ré-

veillé, joyeux, vivant, comme la domesticité dans le manoir de la belle Endormie. On l'a vu s'ébattre à la récente kermesse des Marolles, et dimanche prochain commence pour lui, autour de la gare du Midi, la grande foire annuelle qui va l'induire en des lieses nouvelles : le vacarme de cuivre des parades, le kaléidoscope des chevaux de bois, l'imagerie naïve et truculente des toiles peintes, le cliquant des oripeaux à paillettes, tout ce décor des foires, hurlant et faux; au milieu duquel songe la face blanche du pitre, — comme un clair de lune sali par la boue des ruisseaux !

Quel dommage, pour la gaité de nos rues, qu'on ne s'efforce pas de multiplier ici en tous temps ce que j'appellerais des commencements de foire, ce qui fait si bien le pittoresque de Paris : les joueurs d'orgues, les violoneux, les chanteurs de cours, les vendeurs de complaintes, et puis aussi les établis d'oranges, les charretées de fleurs qui mettent comme un rêve de pastels vivants dans la fièvre des passants et des fiacres.

Ici, avec notre manie de bon ordre et de banalité administrative, on défend aux marchands ambulants de stationner, et dans deux faubourgs seulement, Ixelles et Saint-Gilles, on permet la circulation dans les rues aux petites Italiennes, joueuses d'orgues, qui y font passer le charme dolent de leurs musiques blessées et la gaité rouge de leurs fichus et de leurs guimpes.

Heureusement que l'Incendie daigne de temps en temps ouvrir son drapeau rouge dans le vent et allumer ses feux de joie, au plus grand contentement des foules qui courent à ces spectacles comme à des fêtes. Le vague instinct de cruauté qui dort au fond de nous, qui nous faisait, tout enfants, tirer les ailes des mouches, est la cause secrète de cette curiosité, car, au fond de nous, devant un bâtiment en flammes, nous nous prenons à désirer des conflagrations immenses, nous sommes désappointés dès que la contagion diminue et nous en voulons presque aux pompiers, nous sommes près de les considérer comme des-empêcheurs de danser en rond.

Du reste, c'est très beau, le feu ! c'est une friandise des yeux, si instinctive que les petits enfants n'ont pas de plus grand plaisir que de faire brûler des allumettes ou du papier qui, presque consumé et noir, avec des stries rouges, offre je ne sais quoi de mystérieux et de diabolique. La joie du feu ! c'est elle qui fait allumer par les pères des tas de sarments qui fument, invisibles torchères, dans la pâleur des crépuscules ! C'est elle qui entasse les foules pour voir, les nuits de fêtes publiques, s'effeuiller du ciel noir les calices rouges et bleus des fusées et des pièces d'artifice.

La joie du feu, c'est celle encore que nous goûtons aux lueurs dansantes du punch, les soirs de réveillon ; c'est surtout celle des bûches et des braises saignant sur les chenets, quand le jour tombe, vers quatre heures, en hiver, et que nous restons longtemps, sans allumer la lampe, dans la chambre assombrie, à regarder la cheminée où toutes ces flammes dansantes ont des formes de cœurs, les cœurs en sang de ceux que nous avons aimés et qui sont morts !

Mais cette joie du feu, combien plus grande avec le piment du danger et des catastrophes possibles et des héroïsmes qu'on attend.

C'est ainsi que le soleil donne souvent au couchant le spectacle de merveilleux incendies où croulent, tout autour de lui, les nuées comme de chimériques palais en feu. Mais presque aucun des passants n'y regarde et c'est pourquoi un poète que nous aimons, François Coppée, a pu dire dans un conte charmant que le soleil, un soir de septembre, sur Paris, « s'était couché pour lui seul. »

C'est le périlleux, le tragique ou l'atroce qui fait la joie du feu, et l'on peut comprendre ainsi le raffinement d'un empereur romain, faisant allumer des esclaves nus, torches vivantes, tout au long de ses chemins ; comme on s'explique aussi le coup de folie des incendiaires du Hainaut, dansant des rondes autour des usines en flammes !

Le feu donne une énorme griserie ; c'est comme un vin chaud et rouge qu'on boirait par les yeux !

Donc, les bâtiments de l'Université ont brûlé et c'est grand dommage pour certaines collections de livres ou d'instruments. Quant aux murs, ils seront relevés, plus solides et plus somptueux, comme le Palais de la Nation qui s'achève en ce moment. Seulement, ce double incendie des monuments publics devrait donner à réfléchir, devrait engager à prendre des mesures preventives pour en sauvegarder d'autres

qui sont exposés, d'autres plus précieux encore, comme le Musée de peinture. Il est entouré de maisons ; il faudrait absolument qu'on l'isolât. Qu'on imite, à cet égard, l'exemple de la ville d'Anvers, plus soucieuse que nous de ses chefs-d'œuvre. Elle a fait construire un nouveau musée, sans voisinage, et les tableaux seront suspendus sur des cloisons mobiles de tôle et de fer qui, en cas d'incendie ou de bombardement, rentreront dans des souterrains incombustibles.

Quant à l'Université, ce qui aurait bien fait de brûler avec les vieux murs, ce sont les vieux codes, les vieux traités, les routines de cours, d'examens qui ne prouvent pas grand'chose, toutes les perruques académiques qui se transmettent de crâne en crâne, comprimant les élans jeunes et les idées nouvelles. Ce qui aurait dû brûler, ce sont les anciennes chartes, les constitutions surannées, les codes injustes, la Loi qui jusqu'ici a toujours été marâtre pour le Pauvre et pour la Femme. Ce sont les deux sacrifices de la loi et j'y songeais avec émotion quand, pénétrant après l'incendie dans les bâtiments de l'Université, je visitai par hasard la salle de dissection : sur une table, un cadavre de jeune fille, nue, horriblement maigre, qu'on découpait. C'avait été une pauvre, assurément. Pauvre et femme, double misère ! Elle avait le ventre fondu, d'où on lui extrayait le foie et les entrailles. La bouche ouverte, les yeux ouverts aussi, tristes comme des miroirs cassés, des yeux, blancs désespérément, qui semblaient demander grâce à la Science, après avoir vainement durant sa vie demandé grâce à la Loi.

En voyant cette dissection douloureuse, je songeais à la femme coupée en morceaux, de Saint-Gilles, elle aussi une victime de la Loi, car avec notre code — un des seuls du monde qui défende la recherche de la paternité — les filles-mères n'ont guère de refuge que dans la mort ou le crime. D'autant plus que nos mœurs publiques se font les complices de la loi ; l'opinion a des sévérités implacables pour ce qui n'est que le résultat parfois d'un coup d'amour et d'oubli de soi, — tandis qu'elle est favorable, indulgente et bonne pour toutes les plates débauches, pourvu qu'elles aient l'ombre et la nuit pour complices. C'est à cela qu'il faut attribuer l'effroyable développement de la prostitution dans nos rues, sous les yeux complaisants de la police. A tous les carrefours attendent des femmes, araignées de nuit, qui guettent et entraînent les passants.

Ne serait-il pas temps de mettre un terme à cet étalage nocturne, qui doit donner aux étrangers qui passent l'impression d'une cité perverse et dissolue entre toutes.

C'est, du reste, le résultat logique des mœurs qu'on nous a faites : une bourgeoisie hypocrite qui s'offense de l'amour et de sa franchise, une Loi qui n'en protège pas même les fautes, doivent aboutir à tout ce dont on se plaint aujourd'hui : l'avortement, l'infanticide, l'assassinat des séducteurs, et, par dessus tout — comme une lèpre purulente au dehors — la prostitution, qui vient le soir contaminer nos rues et compter son gain sous les lanternes.

GEORGES RODENBACH.